

Un influenceur littéraire majeur

Jean Sullivan fut pour moi le *témoin* essentiel en écriture. Je vais me contenter de le citer (un peu longuement, si vous le permettez). Sa parole a plus de poids que tout ce que je pourrais en dire. Écoutons-le, dans *Petite littérature individuelle*, *Passsez les passants* et *L'Exode* surtout.

Pour lui, celui qui écrit doit prendre ses distances, vivre comme en marge, au désert, pour ne pas mourir étouffé et ne pas perdre sa voyance. « Écrire, dit-il, c'est partir, refuser les mots de la tribu, s'enraciner ailleurs ». Non pas dans l'orgueil, mais dans l'humilité, car « on ne sait jamais exactement ce qu'on écrit ». Sans cesse se pose la question : « D'où vient la turbulence des mots dans la nuit ? »

Celui qui écrit est un homme (pas un tribun) qui s'adresse à un autre homme. « La parole est toujours issue du singulier ». « Je n'écris pas pour l'opinion publique. Je m'adresse à chacun, seul à seul ». « Les paroles de qui a été touché par l'Évangile ne peuvent être que des paroles d'étranger et de passant ». Cette parole ne peut que « se tenir à distance, devenir énigmatique afin de révéler l'inconnu ».

Mais cette parole doit être une parole de quelqu'un qui a vécu et qui vit dans son temps : « La littérature qui n'est pas branchée sur l'expérience vitale n'a pas de réalité », dira Sullivan. Et encore : « Ce sont des actes d'homme qui mettent en marche. Ou une parole issue d'une expérience ». En effet, « quand un vivant parle de sa propre voix..., il aide à vivre d'autres vivants aujourd'hui même. C'est assez ». À qui se demande comment cela pourra se faire, Sullivan dira qu'« écrire, c'est tirer du plus profond de soi une parole afin qu'elle puisse se mêler au courant incessant des paroles intérieures en autrui ». Et d'insister encore sur l'in-

dispensable présence au monde : « J'ai à regarder le monde dans sa vérité, à l'aimer... Refuser d'être contemporain, c'est pécher contre la chair du monde ».

Ce qu'il faut par ailleurs, c'est provoquer son lecteur : « La littérature dans sa vérité la plus haute est provocation ». Elle se doit d'enfoncer « un coin dans les consciences, (inviter) à l'exil ou à la révolte ». « La béance est en effet au cœur de l'écriture, comme elle est au cœur du monde ». Tout en le provoquant, l'écrivain respecte son lecteur : « Je n'enseigne pas, dit Sullivan, je dis ce qui m'habite. J'écris pour ceux qui portent en eux l'Évangile, qui le savent ou qui vont l'apprendre par cœur ». Il faut en effet « ne pas vouloir faire adorer, ne plus chercher à faire croire, cela survient ou non, selon la nature individuelle et la grâce ». Une œuvre littéraire est d'abord « une déposition d'un homme sur la vie » ; mais cette vie, cette expérience, sont parfois difficiles à partager : « l'expérience d'un écrivain ne peut être livrée que dans l'ambiguïté ».

Mais cette expérience livrée « permet d'ensemencer les consciences une à une ». La vocation du chrétien écrivain n'est-elle pas de « rendre la vie transparente » ? D'indiquer une voie vers cette transparence ? « Ce que j'écris depuis mon premier livre, dira Sullivan, n'est qu'une seule lettre pour signaler un chemin » ?

Que dirai-je encore avec Jean Sullivan ? Simplement ces quelques phrases : « La liberté spirituelle des exploités et des exploités, voilà ce qui nous intéresse ». « La terre promise est toujours à venir ». Et ceci : « La vérité survient toujours en mendicante, les pieds en sang ».

Que pourraient être les romans d'un chrétien romancier ? « Ils vous proposent des tisons pour allumer votre feu ». N'est-ce pas beau ?

Roger Bichelberger

Un écrivain à la croisée des chemins¹²²

Jean Sullivan n'est pas ce que l'on appelle parfois un écrivain «grand public» et pourtant, entre 1958 et 1980, les plus grandes voix de la littérature et de la critique contemporaines se sont accordées pour reconnaître en lui un de ces auteurs que l'on écoute, parce que ce qu'ils disent touche à l'essentiel et qu'ils en parlent d'une manière nouvelle, un de ces auteurs qui dérangent, parce que, comme le dit Diderot à propos du Neveu, ils font sortir la vérité, un de ces auteurs enfin dont on sait qu'ils compteront, parce qu'ils sont de ceux qui façonnent l'avenir. Parmi ces voix qui l'ont salué, je voudrais citer, un peu pêle-mêle, Luc Estang et René-Marie Albérès, Pierre-Henri Simon et Jacqueline Piatier, Gabriel Marcel et Jacques Madaule, Lucien Guissard et Renée Massip, Jean Onimus et Henri Guillemin, André Billy, Jacques de Bourbon Busset et Pierre de Boisdeffre...

Cet homme, Jean Sullivan, est venu à une heure où la littérature dite catholique était déjà sur le déclin, où les grands «maîtres», les Mauriac, les Bernanos, les Green, s'ils avaient eu des successeurs, n'avaient pas été égalés et ne pouvaient, ne devaient sans doute plus l'être, puisque les temps avaient changé. L'ancien temps était révolu et l'époque nouvelle apparaissait à beaucoup comme une exténuante traversée du désert, traversée du désert que pourrait assez bien illustrer, dans les années 60, ce que l'on a alors appelé l'école du «nouveau roman». C'est à cette croisée des chemins que se tient Jean Sullivan, avec une œuvre encore souvent méconnue parce que neuve et, il faut bien le dire, subversive comme l'est toute œuvre d'art. Après avoir présenté l'homme Jean Sullivan, après avoir tenté de le situer dans l'évolution de la littérature d'inspiration chrétienne de ce siècle, c'est de son œuvre que je voudrais parler, une œuvre importante dont je tenterai une classi-

¹²² Reprise d'une conférence à l'Académie nationale de Metz 1980

fiction avant d'en relever les principales caractéristiques. Pour finir, je m'efforcerai de dégager le message que Jean SULIVAN laisse à l'écrivain de demain, qu'il voit avant tout en témoin, mais aussi le message qu'il laisse à son lecteur dans les domaines les plus divers.

Aux premières pages de son étude critique consacrée à notre auteur, Henri Guillemin disait, s'adressant à son ami : « Un homme qui écrit ce que tu écris est un gêneur ».

Qui donc était Jean Sullivan ? Breton, il est né de parents pauvres en 1913, trois ans avant la mort de son père. Sa mère, très pieuse, l'élève dans la foi catholique. Profondément ému par l'Évangile mais aussi touché, pendant une période, par l'influence grecque – d'Apollon aussi bien que de Dionysos –, il se sent « l'âme métaphysique », comme il dira, et décide d'entrer au séminaire. Il y est ordonné prêtre en 1938. C'est à l'occasion d'un voyage dans la pointe sud de l'Inde, en janvier-février 1964, qu'il se sentira véritablement renaître. La rencontre de Dom Le Saux, moine catholique qu'il appelle Abhis, et des spiritualités de l'Inde, le marquera profondément. Pour lui, désormais, c'est l'Occident qui est le Tiers-Monde de l'Esprit. Auparavant, il aura partagé les premières expériences des prêtres-ouvriers à Boulogne-Billancourt avant d'être chargé, à Rennes, de l'animation d'un club de cinéma pour jeunes et de la direction de la revue *Dialogue-Ouest*. À cette époque de sa vie, il est un passionné de la moto et un amoureux de la nature. La mort de sa mère, en juillet 1965, marque une nouvelle étape. Ce fut, pour lui, une mort terrible que cette mort, dans la déréluction, d'une femme qui avait été une bonne chrétienne. Pour lui, ce sera l'occasion d'un véritable déracinement et il en sera marqué comme d'un stigmate. Le marque également la rencontre d'un autre prêtre, qu'il appelle Tonzi dans son œuvre, et qui a choisi de vivre autrement. L'ont marqué aussi, bien sûr, ses nombreuses lectures, de Pascal à Kierkegaard, de Marx et Newman à Teilhard de Chardin, de Heidegger, Chestov et Bachelard à Jousse, Cioran et Konrad Lorenz. Il ne faut pas oublier Bernanos

et Claudel, ni omettre de signaler l'absence, parmi ses « influenceurs littéraires », de Charles Péguy et d'Albert Camus. Il avait lu également Spinoza et Hegel, Nietzsche, Maître Eckart et Jean de la Croix. L'envie d'écrire le tenait depuis longtemps. Il sera très vivement encouragé par Paul Claudel. Grand Prix Catholique de Littérature, il a produit une œuvre importante et originale et il sera successivement directeur de la collection « Voies ouvertes » chez Gallimard et puis de la collection « Connivence » chez Desclée de Brouwer, qu'il animait encore à sa mort, survenue accidentellement à Paris le 16 février 1980.

À la croisée des chemins Jean Sullivan a publié l'essentiel de son œuvre entre 1958 et 1980, c'est-à-dire à une époque où ceux que l'on a appelés les « romanciers catholiques » étaient déjà sur le déclin, où leurs successeurs n'avaient pas connu l'audience qui avait été la leur et où le désarroi de toute une génération s'exprimait par la voix des romanciers du « nouveau roman ». La littérature française d'inspiration chrétienne se trouvait véritablement à la croisée des chemins.

Certains aspects des romanciers catholiques devenaient proprement insupportables à leurs lecteurs, à ceux surtout des jeunes générations. Il en était ainsi, par exemple, du parti pris de défense de l'ordre établi que l'on pouvait trouver chez un Paul Bourget. Il en était ainsi de la véritable obsession du péché de la chair présente chez deux au moins des grands romanciers catholiques, sous des formes différentes il est vrai, je parle de François Mauriac et de Julien Green. Il en était ainsi de l'orgueil né d'un attachement à l'institution puissante et triomphante, orgueil présent chez certains personnages de Green mais surtout incarné par le très catholique Paul Claudel. Il en était encore ainsi de l'angoisse et de la peur devant un Dieu du jugement et non de la miséricorde et devant la présence de puissances ténébreuses et maléfiques contre lesquelles il fallait sans cesse lutter : il suffit de se

souvenir ici de l'effroyable combat d'un abbé Donissan dans le célèbre *Sous le soleil de Satan*, de Bernanos.

Il est vrai que ces mêmes écrivains catholiques écriront, à la manière de Dostoïevski, le roman tragique chrétien français où le drame humain raconté par l'auteur n'est, selon Albérès, « que la doublure, l'écho terrestre, d'un drame céleste que nous ne pouvons entendre ». Il est vrai également qu'ils montreront à leurs successeurs le chemin de la révolte. Révolte, chez un Mauriac, contre le milieu bourgeois bordelais, contre les institutions de cette bourgeoisie et contre les imperfections grossières qui marquaient le visage de l'Église ; révolte, chez un Julien Green, de ceux qui se dressent contre Dieu en un véritable combat de Jacob avec l'Ange ; sommet de la révolte enfin chez un Bernanos, qui culmine dans le « Tout est grâce » du *Journal d'un curé de campagne*.

Les successeurs de ces romanciers catholiques, moins grands aux yeux du public que leurs prédécesseurs, ont cependant eu le mérite de poser des jalons, d'indiquer des pistes qu'il ne sera pas inutile de signaler. Ces successeurs s'appelaient Joseph Malègue, Paul Gadenne – dont on republie toute l'œuvre aujourd'hui –, Gilbert Cesbron, Pierre-Henri Simon, Luc Estang, André Frossard et Maurice Clavel. Parmi les pistes qu'ils nous ont laissées, signalons la prédominance du souci des humbles et des petits, la tendance à l'effacement du héros, la discrétion de Dieu, la disponibilité totale au dialogue, l'attention aux faits de vie et au rôle éducateur de la souffrance. Ceux que l'on a parfois appelés les héritiers ont ainsi véritablement tracé la voie à la littérature d'inspiration chrétienne d'aujourd'hui confrontée, on va le voir, à une réelle déroute des valeurs et des convictions.

Cette déroute, s'il faut en croire Olivier Clément, serait parfaitement illustrée par le « nouveau roman » français des années 60, c'est-à-dire contemporain des premiers écrits de Jean Sulivan. Dans ce roman, nous sommes d'abord frappés par la disparition

du personnage à destin personnel. Si l'homme est encore présent, il ne subsiste de lui qu'une silhouette souvent inconsistante, égarée dans une intrigue qui n'existe plus guère. Comme si le nouveau romancier voulait nous inviter à une exploration de la mort de l'homme, d'un homme qu'il montre perdu dans un univers quasi totalitaire qu'il semble ainsi annoncer, univers dont la structure du roman elle-même apparaît comme un signe. Son personnage rôde et se perd autour de ce qui apparaît comme un vide inquiétant, une sorte de nihilisme nouveau où l'on ne trouve ni sens ni direction. Olivier Clément écrit que le nouveau roman s'est organisé autour de labyrinthes qui n'ont ni centre ni sortie, et dans lesquels le Minotaure est toujours vainqueur. La vie n'est plus une quête ni une marche vers quelque chose ou vers quelqu'un et une telle littérature peut apparaître comme une initiation au néant ou, en tout cas, comme une mutilation de l'homme dont elle supprime l'une des dimensions essentielles.

C'est dans ce contexte, et juste avant le déferlement de cette véritable Babel moderne que représente le roman français contemporain – où il arrive que le langage devienne totalitaire et que les mystères les plus sacrés de l'homme soient profanés –, c'est dans ce contexte donc qu'il convient de situer l'œuvre de Jean Sullivan.

Une œuvre importante et originale

Cette œuvre comprend plus de vingt ouvrages que l'on pourrait regrouper comme suit. Il y a tout d'abord les premiers essais, *Provocation* et *Ligne de crête*, et puis les textes antérieurs à 1963, année de son voyage en Inde, et qui affirment l'identité peu à peu conquise. Il s'agit de *Le voyage intérieur*, *Bonheur des rebelles* et *Du côté de l'ombre*. Puis viennent les romans de Jean Sullivan, ses « histoires » publiées entre 1964 et 1970, aux titres multiples et évocateurs : *Mais il y a la mer*, *Le plus petit abîme*, *Car je t'aime, ô éternité*, *Devance tout adieu*, etc. Ces textes, je les appelle romans puisque le roman est aujourd'hui un genre protéiforme, mais il s'agit plutôt d'histoires-paraboles qui racontent des êtres saisis par l'essentiel et

qui deviennent signes de contradiction au milieu du monde et des leurs. De tels êtres, on en retrouvera encore dans la dernière partie de l'œuvre de Jean Sullivan, qui va de 1974 à 1980, mais dans une seule histoire-parabole publiée un peu comme par mégarde en 1979 et qui s'intitule *Quelque temps dans la vie de Jude et Cie*. Tous les autres écrits de cette époque relèvent de genres variés, tels le journal, l'essai, la nouvelle... Un seul écrit plus spécifique se détache, d'ailleurs publié en 1971 : *Petite littérature individuelle*. En 1974, Jean Sullivan publie *Joie errante*, livre à l'expression neuve, inédite, et qui inaugure un genre nouveau. C'est le livre de la foi-désespoir de notre auteur. Puis vient, en 1975, *Je veux battre le tambour* qui regroupe tout un lot de récits. *Matinales*, qui est un itinéraire spirituel, paraît en 1976, avant *La traversée des illusions*. À l'étude de Henri Guillemin, *Sullivan ou la parole libératrice*, publiée en 1977, notre auteur ajoute un essai bref et concis, *Passer les passants*, qui serait son dernier écrit s'il ne nous avait laissé le manuscrit de deux textes qui ne paraîtront qu'après sa mort accidentelle : *L'exode*, publié au printemps 1980 comme une sorte de testament, et *L'écart et l'alliance*, publié en 1981. Ce dernier ouvrage contient les ultimes notes de ses carnets. En voici une, que je vous livre : « Ne craignez pas pour ceux que vous laissez. Votre mort en les blessant va les mettre au monde ».

Quelques caractéristiques des histoires-paraboles.

Pour tenter de saisir quelques caractéristiques de cette œuvre, peut-être serait-il bon de se limiter aux romans de Jean Sullivan à ce que j'appelais ci-dessus ses histoires-paraboles. Quelle structure l'auteur a-t-il donné à ses histoires ? Quel type de personnage a-t-il choisi comme porte-parole ? Quel rôle enfin l'auteur assigne-t-il, tant pour lui-même que pour son lecteur, à son roman ? En ce qui concerne la structure, nous constatons que le récit de Sullivan est un récit brisé, rompu, non chronologique, composé de chapitres brefs distingués chacun par un titre le plus souvent tiré du texte, avec des passages imprimés en retrait parfois, ou en italique. Dans le récit, l'intervention du narrateur est fréquente, plus

ou moins voilée, sensible dans des réflexions tissées dans le corps du texte et la présence vraisemblable d'extraits de son journal. Laissons-le s'en expliquer lui-même : « Depuis des années, dit-il, je traînais dans la cervelle des lambeaux d'existences, un paquet d'événements, rencontres, conversations... et je me disais : Cette fois je vais faire une relation, un rapport, livrer la vie immédiate. Tout ce qu'ils aiment : les aventures réelles de la vie à lire au pieu après la télé... Et cependant que me reste-t-il sinon la mémoire et le chant ? Ne peuvent-ils donc savoir que la vie est menteuse, qu'il la faut transmuier, parce que seul demeure ce qui passe la vie..., cette espèce de concrétion obtenue au feu de la conscience, à la fois rêve et réalité » ?

Pour transmettre et la mémoire et le chant, Sullivan choisit pour personnages de ses histoires les humbles et les petits. Voici comment il se justifie : « Il écrit tel qu'il est, le narrateur : un homme heureux et malheureux comme tout le monde, divisé en lui-même, avide de beauté et de justice et qui se traîne à terre, se sauve avec des images et des mots et demande l'absolution pour son mensonge... Ses livres, il les écrit au galop comme un adieu incessant à la splendeur ruisselante de la vie qu'il aime plus qu'il ne pourra jamais dire, mais aussi à ces sociétés mondaines où la justice est bafouée légalement, où l'amour est un rite... où le spectacle pompe les forces vives de l'existence. C'est sa manière à lui de dire non à l'oppression des apparences et de dire oui au courant souterrain et irrépessible de justice, d'amour et de foi qui traverse la terre. C'est sa manière à lui de convier les rebelles à l'amitié ».

On aura compris à l'écouter que, pour Sullivan, son roman est une sorte de halte-réflexion vitale à l'occasion d'un fait divers et de rencontres ; alors, au cœur même de la vie, de la nuit, le monde apparaît comme chargé de signes qu'il appartient au lecteur de décrypter avec l'auteur, afin que « le sens s'illumine à mesure ». Il s'agit, comme dit Sullivan, « de sauver du naufrage non les circons-

tances ni le décor mais l'instant vertical qui fit remuer une vie ». Il s'agit d'écrire, « tiré, porté par des mots joyeux qui viennent de plus loin que nous ». Alors la littérature sera « celle... qui donne la vie ressuscitée ».

Quel message ?

Une telle littérature ne saurait pas ne pas livrer de message. Celui de Jean Sullivan est d'un double ordre. Il s'adresse, en premier lieu, à l'écrivain de demain. Pour lui, celui qui écrit doit prendre ses distances, vivre comme en marge, au désert, afin de ne pas mourir étouffé par le quotidien et de ne pas perdre sa voyance. Qu'on n'aille pas croire cependant que cette séparation soit source d'orgueil, au contraire ! L'écrivain devra toujours rester humble, ne serait-ce que parce qu'« on ne sait jamais exactement ce que l'on écrit » et que sans cesse on se pose la question : « d'où vient l'incessante turbulence des mots de la nuit ? » Mais, si l'auteur écrit avec ce qu'il ignore, il ne saurait écrire une littérature qui refuserait l'homme.

Il est en effet un homme qui s'adresse à un autre homme. « La parole est toujours issue du singulier », dit Jean Sullivan, et encore : « Je n'écris pas pour l'opinion publique. Je m'adresse à chacun, seul à seul ». Sa parole devra être parole d'étranger et de passant, mais aussi une parole qui sache se tenir à distance quand il le faut et parfois devenir énigmatique afin de mieux révéler l'inconnu. Cette parole devra aussi être la parole de quelqu'un qui a vécu et qui vit, une parole branchée sur l'expérience, parce que « ce sont des actes d'homme qui mettent en marche ». En effet, « quand un vivant parle de sa propre voix,... il aide à vivre d'autres vivants... C'est assez. » À qui se demande comment cela pourra se faire, Sullivan dira qu'« écrire, c'est tirer du plus profond de soi une parole afin qu'elle puisse se mêler au courant incessant des paroles intérieures en autrui. »

Ce qu'il faudra aussi, c'est provoquer son lecteur, car « la littéra-

ture dans sa vérité la plus haute est provocation ». Mais cette provocation devra toujours se faire dans le plus total respect du lecteur. L'œuvre littéraire en effet est d'abord « la déposition d'un homme sur la vie ». En étant cela, rien que cela, mais tout cela, elle ensemence les consciences, éveille et provoque. Il faut, ce faisant, rendre la vie transparente et indiquer la voie vers la transparence : « ce que j'écris depuis mon premier livre, dit Sullivan, n'est qu'une seule lettre pour signaler un chemin. » Voilà le message de Sullivan à l'écrivain d'aujourd'hui et de demain. Quel message laisse-t-il par ailleurs à son lecteur ? Quel est en effet ce chemin qu'il a voulu signaler tout au long de son œuvre ? Pour le mieux distinguer, il convient d'envisager les différents domaines de la vie de l'homme d'aujourd'hui, à savoir le domaine social, le domaine politique et le domaine religieux.

Dès le départ, il convient de rappeler que Jean Sullivan est avant tout un homme de foi, pour qui le singulier l'emporte sur le pluriel, pour qui l'invisible passe par le visible (que cet invisible soit Dieu ou l'ignorance lumineuse !), qui reste prophète irrité jusque dans son Église et comme étranger au jeu social et politique. Le véritable croyant n'est-il pas toujours un dissident, dans quelque régime que ce soit ? Cela n'empêche pas notre auteur d'être pleinement présent au monde qui l'entoure. N'a-t-il pas écrit que « refuser d'être contemporain, c'est pécher contre la chair du monde » ? Mais ce monde, il faut le contester en permanence : « Il faudra bien, écrit Sullivan, que la parole chrétienne entre en rupture avec le monde d'hallucinés qui nous est fait ». À son lecteur croyant, Sullivan dit : « Imagine que les chrétiens se remettent réellement à croire à l'Évangile en avalant le corps du Christ, tu parles que le monde perdrait son importance, toutes ses manigances prétentieuses renvoyées à la futilité, on les enfermerait, les chrétiens, eux aussi, avec les drogués ». Il est évident que ce ne sera pas la lutte des classes qui passionnera notre auteur, lui qui a osé écrire : « La liberté spirituelle des exploités et des exploités, voilà ce qui nous intéresse », ou encore : « l'aliénation par excel-

lence est le péché qui sépare le sujet de sa source créatrice ». Pour lui que les partisans de la lutte sociale ont souvent méprisé, « la terre promise est toujours à venir ». Il est normal qu'un tel homme soit comme absent-présent du monde de la politique. Il n'a, bien sûr, aucune doctrine politique à proposer, il n'est inscrit à aucun parti. Pour lui, ce qui importe, c'est de remuer les âmes mortes de notre temps et c'est là la vocation de tout artiste : « un artiste qui est fidèle à son chant, dit-il, fait plus pour la révolution que tous les propagandistes de la politique ». Et ce combat, bien sûr, ne cesse jamais. Comment pourrait-il par ailleurs se tenir du côté du pouvoir, quel que soit ce pouvoir, lui qui sait que « la vérité survient toujours en mendiant, les pieds sanglants ». Tant pis s'il lui arrive de devoir souffrir ! C'est aussi à travers la souffrance, le dénuement et l'échec que s'accomplit un homme. Et n'a-t-il pas écrit par ailleurs que « le Saint-Esprit passe aussi par les failles des projets humains », fussent-ils politiques !

Ce qui importe donc avant tout à Jean Sullivan, c'est la foi, la foi que propose l'Église, aussi imparfaite que puisse être l'institution ou ses hommes. Le Royaume, pour commencer, est toujours à venir et la foi doit être en marche pour devenir de plus en plus ce qu'elle est. Cette foi nous met en exil une fois qu'elle a germé en nous et elle fera de nous des dissidents : « la parole, dit Sullivan, est d'abord présence inattendue, subversive ». Elle propose à tous le tison ardent de l'amour de Dieu, qui est feu. Elle nous propose enfin l'éveil au milieu de l'assoupissement général, et nous invite à une redécouverte de l'homme et de Dieu car, dit Sullivan, « le Dieu dont on a assez n'est pas Dieu ». Elle le fait à travers le langage de l'écrivain qui ne saurait plus être un « maître », qui « ne veut pas tout dire, (qui) ne contraint personne à des formulations partielles et donc séparantes, (qui) fait confiance et entraîne jusqu'au cœur de la foi. (Ce langage) n'est vague qu'à cause d'une réalité à la fois lumineuse et obscure » qui est la réalité même de Dieu mais aussi celle de l'homme.

Tel est le message de Jean Sullivan, un message dont Henri Guillemin écrit : « L'appel murmuré de Sullivan s'adresse aux croyants comme aux incroyants ; à ceux qui s'imaginent croyants et qui ne savent pas ce qu'est la foi..., à l'incroyant qui reste aveugle sur ce qu'implique et comporte sa réalité d'être humain. Sullivan voudrait que l'espérance prenne, comme un feu prend, s'allume ». À propos de ce même message, voici ce que dit Joseph Majault : « L'œuvre de Sullivan se présente comme une invitation à écarter le trompe-l'œil des apparences, à se déprendre des traditions héritées et des habitudes acquises, à dépouiller le masque des conformismes, pour débusquer notre vérité intérieure ».

Telle fut l'œuvre, une œuvre importante et originale, dont le même Joseph Majault dit qu' « elle nous presse d'adopter vis-à-vis du monde une attitude qui nous fasse condamner les oppressions et les injustices, mépriser les compromissions, justifier la liberté et la dignité de l'individu face aux hommes (et face à Dieu) ». Une œuvre qui se présente comme une création d'un caractère neuf et unique et que la recherche du mode d'expression le plus juste et le plus significatif a conduit à abandonner les formes traditionnelles pour des formes neuves qui lui sont devenues propres ; non pas exercice de style, mais forme adéquate à exprimer une parole singulière.

Tel enfin fut l'homme, un gêneur, selon Henri Guillemin, dressé à la croisée des chemins, entre le monde ancien et le monde qui vient, partie prenante de son temps mais aussi prophète, tant pour l'écrivain de demain que pour chacun de ses lecteurs. Un prophète debout, non pas au déclin d'un siècle, mais à l'orée des temps nouveaux et du siècle à venir.

Roger Bichelberger